

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

- - -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 5 FÉVRIER 1887

No 20

Guide du duelliste indélicat

Suite.

XXX

LE COUP DU SUICIDE

Sur le point de vous marier, vous courez chez votre fiancée pour lui rendre les visites d'usage, pendant lesquelles vous faites votre cour.

Vous avez pris un mouchoir blanc avant de sortir, mais comme vous ne tenez pas à le salir, malgré l'affreux coryza dont le Tout-Puissant a jugé nécessaire de vous gratifier, vous guignez une femme qui passe près de vous, et vous vous mouchez sur son vêtement.

Le mari, que vous n'aviez pas vu, vous tombe dessus et vous poche un œil.

Impossible de se montrer joyeux. Vous ripostez, vous lui enfoncez son chapeau jusqu'aux épaules et vous filez. Seulement, si ce misérable vous rattrape, répondez lui avec aplomb: "Enfin, drôle, vous vous décidez donc à en decoudre?"

Supposons-nous sous bois. Votre adversaire tient sa lame, vous la vôtre, mais avant le traditionnel: *Allez!* vous faites volface, vous tirez un revolver de votre poche, et vous faites le mouvement d'un homme qui va se faire sauter la cervelle.

A ce moment précis, un de vos témoins, dévoués fait un bond, se jette sur vous, pour vous empêcher de faucher votre belle existence, et, sans en avoir l'air, il vous place le bras dans la direction de votre adversaire.

Vous tirez et... ça fait de la copie pour les journaux du soir.

Vous feignez une douleur profonde, vous vous jetez sur le corps de ce malheureux, et, dans votre désespoir, vous lui volez son porte-monnaie.

L'honneur est tellement satisfait qu'il invite son concubine à dîner, et au dessert il l'empoisonne, histoire d'amuser les enfants.

XXXI

LE COUP DE L'AMADOU

Au foyer des Français vous vous promenez pendant un entr'acte, vous lorgnez les dames et vous vous apercevez qu'elles ont toutes les yeux fixés sur un fort beau garçon vêtu avec le plus étonnant cachet.

Vous en ressentez un dépit facile à comprendre, et dans un mouvement de mauvaise humeur, vous saisissez ses deux pans d'habit avec une telle violence que vous les fendez jusqu'au collet.

Il n'en faut pas plus pour vexer l'Adonis et pour qu'il vous cherche des raisons.

Ne vous en laissez pas imposer, flanquez lui une paire de soufflets et donnez lui votre carte.

Nous sommes sur le terrain.

Au moment où votre témoin remet l'épée à ce blanc-bec, qu'il ait seulement le soin de lui glisser dans la poche droite de son pantalon un petit morceau d'amadou récemment allumé à son cigare.

Le petit jeune homme se fend, tire tant bien que mal, mais au bout d'un instant, sentant sa cuisse qui rôtit, il se découvre imprudemment.

C'est l'heure arrêtée par la divine Providence, pour que vous lui arrangiez son affaire.



UN PETIT ENTERREMENT

La scène se passe dans le cimetière des cabinets de la province de Québec. Taillon porte en terre le corps de son petit ministre mort à l'âge d'un jour. Starnes forme le convoi funéraire. LADÉBAUCHE—Monsieur Taillon, j'ai préparé la fosse dans l'enclos des ministères morts sans baptême, à côté de celle de Brown-Dorion.

Le prochain enterrement sera celui de Mercier, ça arrivera avant la fin de l'année.

L'honneur, absolument flatté, rêve pendant la nuit qui il est décoré du Mérite agricole.

XXXII

LE COUP DE: VEUX-TU FINIR CÉLESTIN.

Vous vous êtes fait raser, friser, pomma-der pendant plusieurs mois, et ne sachant pas au juste ce que le perruquier ferait de votre argent, vous ne lui en avez jamais donné.

Tout le monde vous approuve, excepté le perruquier qui finit par vous présenter un papier ridicule qu'il appelle: sa petite note.

En ce cas, faites demander ce goujat pour coiffer une dame bien pressée qui va... à un mariage par exemple, ou bien à un bal.

Pendant son absence, racontez l'histoire à la perruquière, dites lui que son mari est fricasse, et qu'elle ne peut le sauver qu'en le désarmant elle-même sur le terrain. Ceci si elle l'aime. Si elle ne l'aime pas, qu'elle le désarme tout de même.

Vous êtes au champ d'honneur: Vous ferrailliez, tierce, quart, contre de quart, de seconde, de tierce, parez prime ou octave, trompez le six, ainsi de suite, jusqu'à ce que la femme de votre adversaire arrive.

Fort de vos instructions, elle se jette sur lui toute éplorée, en s'écriant: Veux-tu finir Célestin, on t'a trompé!

Vous qui ne riez pas avec ces choses là, vous profitez du moment où le perruquier est bousculé par sa femme pour lui tomber dessus, et vous lui retirez pour toujours l'envie de recommencer.

L'honneur en est tellement satisfait, qu'il brosse son chapeau du côté que c'est pas vrai.

XXXIII

LE COUP DE LA FUMÉE

Qu'il ne faut pas confondre avec le coup du cigare qui était à fusée.

Vous êtes en voiture découverte, vous vous ennuyez. Histoire de rire, vous empoignez un bonhomme au passage, et vous le traînez par son habit, le forçant ainsi à courir pendant une bonne heure, où à laisser son vêtement entre vos mains.

Les gens du meilleur monde vous le diront, c'est une plaisanterie charmante qui ne peut que faire rire.

Un hasard peut vous faire tomber sur un malappris, un espèce de petit bourgeois mesquin, sans usage, qui, loin de rire, vous fera froide mine.

Le supporter serait blâmable. En ce cas, on descend de voiture, on giffle le bonhomme et on lui demande réparation.

En admettant qu'il comprenne l'honneur que vous lui avez fait en le provoquant, le croquant vous attendra sur le pré.

Comme vous n'avez pas froid aux yeux, vous arrivez sans émotion, le cigare aux lèvres, et sans attendre v lan! en garde.

Soignez vos premières passes, mais bientôt, dans l'action, le sang s'échauffe, et la colère, lançant bouffées sur bouffées, bref, vous établissez une sorte de nuage entre vous et votre adversaire.

Lorsque vous jugez ce nuage suffisamment opaque, feignez de tomber, à cause des témoins, en réalité mettez-vous à plat ventre.

L'adversaire, qui ne vous sent plus au bout de sa lame, avance en ferraillant, c'est à vous d'utiliser ce moment pour élever le bras et... on devine le reste.

L'honneur est tellement satisfait, qu'en rentrant chez lui, il coupe les cheveux de sa belle-mère à coups de fusil.

à continuer.

Vacances parlementaires.
—Dis donc, papa, est-ce que Cicéron c'était un député?...
—Non, mon petit Tomy... Mais pourquoi cette question?
—C'est que mon parrain disait ce matin que Cicéron et toi, ça faisait deux!

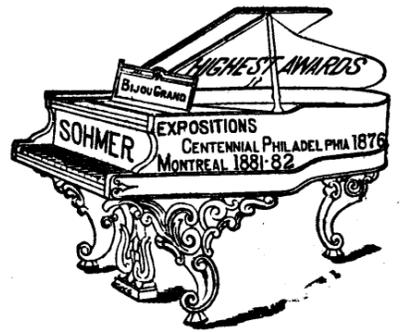
Un journal de Vienne donne les renseignements suivants sur le testament de la Patti.

A la veille de son départ pour l'Amérique, Mme Patti a fait son testament, qu'elle a déposé chez un avocat de Londres. Les détails de ce document, dont on ne connaît qu'une partie, sont fort intéressants. Ainsi la diva déclare léguer la moitié de sa fortune à son mari, qui lui-même possède deux millions: un quart est destiné à la famille de son beau frère, M. Strakosch, tandis que le reliquat est réservé, dit-on, à une "fondation Patti" à l'aide de laquelle des bourses seront créées dans toutes les grandes villes où la diva a eu des triomphes.

De jeunes cantatrices de talent bénéficieront de ces bourses pour compléter leur éducation artistique.

Une dernière clause du testament impose aux héritiers de la diva l'obligation d'entretenir, hiver comme été, sa tombe avec des fleurs.

"J'ai toujours vécu entourée de fleurs, dit la testatrice, et c'est sous des fleurs que je désire être ensevelie."



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Convent de Villa Maria, Montréal, Convent du Sacré-Cœur à Mahatanville, Convent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Convent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1687, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 5 FÉVRIER 1887



Le Petit Baptiste et son Papa.

Le père Ladébauche et son petit garçon se promènent sur les rues Notre-Dame et St. Jacques.

Baptiste. — Regarde donc, regarde donc, papa, tout ce tas de monde au coin de la Côte St. Lambert. Qu'est-ce qu'ils font là ?

Ladébauche. — Mon fils, ces gens là sont des Rouges. Ils ne sont pas fâchés aujourd'hui comme l'autre fois, lorsque nous les avons vus au coin de la rue St. Vincent. Ils se battent la gueule parce que Mercier vient d'arriver au pouvoir à Québec. Ils croient maintenant que le pays est sauvé, qu'ils seront tous riches et que les alouettes vont leur tomber toutes rôties dans la bouche.

Baptiste. — Comment Mercier a-t-il fait pour arriver au pouvoir ?

Ladébauche. — Mercier est une fine mouche. Après avoir joué de la corde, il s'est servi de ficelles. Il a beurré les nationaux avec de belles promesses, et aujourd'hui il s'en servira pour leur faire tirer les marrons du feu. Mais la discorde ne tardera pas à arriver dans le camp. Quand on compte avec le grand vicair Trudel, on est obligé de compter deux fois. C'est lui qui "allumera" la pomme de la discorde entre les Castors et les Rouges. Aujourd'hui ces messieurs s'entendent comme larrons en foire, mais plus tard tu les verras s'entremanger.

Baptiste. — Regarde donc ce grand sec avec un chauffeur neuf sur la tête. Pourquoi qu'il se démène tant avec ses amis ?

Ladébauche. — Mon fils, c'est monsieur Phaneuf, c'est le premier lieutenant de Mercier à Montréal. C'est lui qui organise les comités d'élections, c'est le cabaleur en chef des libéraux. Tiens, il se dirige vers la rue St. Gabriel où sont les bureaux du gouvernement. Je suppose que c'est pour suggérer quelque nomination.

Baptiste. — Papa, ça paie-t-il bien d'être au pouvoir ?

Ladébauche. — Ça dépend, Baptiste, quand on n'a pas la conscience trop délicate on peut raccrocher par-ci par-là quelques milliers de piastres.

Baptiste. — Pensez-vous, papa que les Rouges vont devenir riches à Québec ?

Ladébauche. — Pas tout de suite, ça prendra du temps, un bon six mois avant d'appriivoiser les gens qui ont les coppes en mains. Je ne pense pas que les rouges prennent le goût de tinette à Québec. Ils se chicaperoût trop tôt pour les bonnes places.

Baptiste. — M. Taillon que va-t-il faire à présent ?

Ladébauche. — Il va faire comme ses amis. attende qu'il ait une chance de se regrimer au pouvoir. Il fera comme les ours en hiver ; il se léchera la patte.

Baptiste. — Quel est ce monsieur qui passe de l'autre côté de la rue et qui a l'air tout en grimaces.

Ladébauche. — C'est monsieur Starnes, un conseiller législatif. Il a été ministre dans le cabinet Taillon.

Baptiste. — Comme ça, ça a dû le payer d'être ministre ?

Ladébauche. — Il a été ministre par escousse tantôt avec les bleus, tantôt avec les rouges. Mais la dernière fois je crois que ça ne lui a pas rapporté grand'chose.

Baptiste. — Comment ça ? papa. Les ministres ont toujours de bons salaires à Québec. Est ce que ça ne donne pas trois mille piastres par année ?

Ladébauche. — Oui, mon fils, mais monsieur Starnes n'a pas resté ministre assez longtemps. Il n'a gagné que le salaire d'une demi-journée à \$3.000 par année ; il a dû toucher \$4.10 pour ses services dans l'administration.

Baptiste. — C'est y vrai qu'on va avoir de nouvelles élections dans l'autre mois ?

Ladébauche. — Oui, mon garçon, il va y avoir de nouvelles élections pour la chambre d'Ottawa. La votation aura lieu le 22 février.

Baptiste. — Ça sera-t il aussi drôle que les dernières élections ? Penses-tu qu'il y aura du train ?

Ladébauche. — Ça sera beaucoup plus intéressant que les élections locales parce que la protection est en jeu. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de grabuge. Sir John est un fin renard ; s'il a voulu faire ses élections avant la réunion des chambres à Ottawa, c'était parce qu'il savait qu'il aurait plus de chance.

Baptiste. — Poupa, penses-tu qu'il a réellement une chance ?

Ladébauche. — Si je le pense, oui, bien plus, j'en suis sûr.

Baptiste. — Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Ladébauche. — C'est la grande question qui est en jeu. Il s'agit de savoir si le peuple est pour garder la protection ou la rejeter. Si toutes nos grandes manufactures sont ouvertes, si tant de monde a de l'ouvrage dans le Canada, si les gages sont raisonnables et si personne ne se met en grève ; c'est la protection qui en est la cause. Le Pacifique rien qu'en gages pour les ouvriers a dépensé plus de \$3.000.000 depuis environ un an. Il faut songer aux autres grandes entreprises publiques qui ont été cause que nos compatriotes n'émigrent plus en masse aux Etats-Unis, où l'on est rendu à travailler pour quatre chelins par jour. Il n'y a pas un ouvrier intelligent qui n'aime pas la protection.

Baptiste. — Les Rouges n'aiment pas la protection, hein ?

Ladébauche. — Certainement, ils ne l'aiment pas, s'ils arrivaient au pouvoir avec leur chef M. Blake, on verrait les beaux résultats du libre échange. Ils fermeraient les grandes manufactures de coton d'Hochelega et de St. Henri, toutes les grandes shops clairaieraient leurs ouvriers.

Baptiste. — Moi, je pensais que les Rouges, puisqu'ils avaient gigné à Québec, gagneraient aussi à Ottawa.

Ladébauche. — Les affaires de Québec ne font ni chaud ni froid aux ouvriers et aux capitalistes, parceque l'industrie et le commerce ne sont jamais affectés par les lois de Québec. Ottawa décide du sort de l'ouvrier en Canada. C'est lui qui dit si le pays produira ou ne produira pas. Avec le libre échange les Américains inonderont nos magasins avec leurs produits fabriqués à meilleur marché et la conséquence sera que l'ouvrier canadien restera sans travail.

Baptiste. — Tu parles comme un gros livre, papa.

Ladébauche. — Mon fils je ne parle que de gros bon sens. Le 22 février tu verras les amis de la protection à l'œuvre et tu m'en diras des nouvelles.

BIOGRAPHIES-ECLAIRS

Ce que l'on dira de nos contemporains au XXIème siècle.

(Suite.)

DESJARDINS

Un mystère impénétrable enveloppe les premières années de la vie de Desjardins. Un chroniqueur de la fin du XIX siècle prétend qu'il est né à Terrebonne vers l'année 1841. Après avoir remporté de brillants succès au collège Masson où il fit ses études classiques il fut admis au barreau mais il ne pratiqua pas longtemps. Il se lança dans le journalisme et rédigea le *Nouveau Monde* en collaboration avec Beausoleil pendant plusieurs années. Ses écrits contre les catholiques libéraux furent portés à l'attention du Saint-Siège qui le récompensa en le créant chevalier de Pie IX. En 1874 il fut élu député du comté d'Hochelega au parlement fédéral. En 1879 Desjardins qui commençait à faire sa marque dans le monde de la finance accepta la présidence de la Banque Jacques-Cartier et se lança dans le commerce des fourrures en ouvrant deux grands magasins. l'un sur la rue Ste Catherine et l'autre sur la rue Notre-Dame.

Desjardins est mort quelques mois après la conquête du Canada par les Etats Unis en 1913. Les Canadiens honorent en lui l'inventeur de l'absinthe des jardins, appelée à tort l'absinthe de Mame Desjardins.

Au physique Desjardins était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne. Il avait une figure sympathique et portait toute sa barbe afin de rire dedans lorsque l'occasion se présentait. Il avait le nez aquilin et une patte de fer.

LABELLE

célèbre navigateur qui naquit sur les bords de la rivière Richelieu vers l'année 1838.

En 1856 il fut nommé capitaine du vapeur *Napoleon* de la compagnie du Richelieu faisant le service entre Montréal et Québec. En 1858 il obtint une médaille d'or de la société Humanitaire de Londres pour s'être dévoué héroïquement en sauvant des malheureux qui allaient périr dans les flots du St. Laurent pendant l'incendie du *Montréal*.

En 1883 il découvrit l'île Ste Hélène et en prit possession au nom de Sénécal, le roi du St. Laurent. Le capitaine établit un service régulier entre Montréal et l'île Ste Hélène avec le vapeur *Berthier*. Les premiers colons de l'île furent Soupras, Depatie, Dubuc et Wilson.

En 1884 Labelle abandonna le service de la compagnie de navigation du Richelieu et d'Ontario pour se livrer entièrement à sa passion pour le chant et la musique. Il fut nommé maître de chapelle de Notre-Dame qu'il dota d'un chœur habile et puissant.

Nommé plus tard organiste de cette église il se rendit célèbre par la composition de plusieurs messes qui sont encore chantées de nos jours.

Labelle avait utilisé les loisirs que lui laissait la musique pour spéculer à la halle aux blés. Il fut très-heureux dans ses opérations et il consacra une grande partie de sa fortune à fonder des hospices pour les navigateurs invalides. Il a été pour cela surnommé Hospice Labelle.

Pour reconnaître les services qu'il avait rendus à la ville de Sorel, le comté de Richelieu lui confia en 1887 son mandat pour le représenter au parlement fédéral. Il fut nommé ministre de la marine et des pêcheries et dut donner sa démission l'année suivante pour des raisons de santé.

Labelle s'est acquis sur ses vieux jours une grande réputation comme acteur dramatique au Théâtre Royal. Il fut un des principaux artistes dans la compagnie qui joua, en 1886, le drame de Riel dans toutes les villes de la province de Québec.

TASSÉ

naquit à Montréal en 1884. Suivit un cours classique au collège de Rigaud et débuta comme journaliste à Ottawa, après avoir servi le pape trois ans à Rome comme zouave

pontifical. Comme la presse française dans la capitale traitait ses enfants en marâtre, il dut aller chercher fortune à Montréal. C'est alors qu'il fonda dans cette dernière ville, en société avec M. Wood, la célèbre manufacture de cigares Reliance. Les cigares de Tassé et Wood eurent beaucoup de vogue et furent une source de revenus inépuisable pour les manufacturiers. Tassé, après avoir exploité sa populaire industrie pendant plusieurs années, fut nommé inspecteur des prisons et des pénitenciers. En 1878 Tassé prit la direction de la *Minerve* et la même année il était élu député au parlement fédéral pour la ville d'Ottawa. En 1887, aux élections générales, il obtint le mandat de Laprairie. Sa santé ayant été affaiblie par ses travaux parlementaires et littéraires, il accepta l'agence des Terres de la Couronne à Montréal et finit sa carrière vers 1912.

Félicitations à l'honorable M. Mercier

Voici quelques-unes des dépêches de félicitations reçues par l'hon. M. Mercier :

Montréal, 28 Janvier.

Hon. H. MERCIER,
Premier-Ministre,
Québec.

Recevez mes félicitations pour vous et vos partisans. *Pax Domini vobiscum.* Que le Paraclet illumine votre cœur.

BERGERON.

Montreal 28th January.

Hon. MERCIER,
Quebec.

God bless your little heart. Bully for you.

Boys are cheering up.

JOE BEEF.

Montréal 28 Janvier

Hon. MERCIER,
Quebec.

Mille félicitations et bénédictions de ma part. Soyez sobre et veillez. Les corrupteurs sont forts, mais la chair des veaux est faible. Je vous envoie un baiser de paix en piucette.

Le G. V. TRUDEL.

Montréal 28 Janvier

Hon. MERCIER,
Quebec.

Vous êtes coq sur la stand. Dites-moi s'il faut prendre clé aujourd'hui pour maison du gouvernement de la rue St. Gabriel. Les amis se proposent de mouiller le cabinet.

PHANEUF.

COUPS D'ARCHET

Un journal anglais du Nord-Ouest rapporte qu'on a exhumé près de Battleford le cadavre pétrifié d'un Indien.

L'Indien a dû être pétrifié par l'étonnement en voyant près de lui un honnête homme agent pour les sauvages.

**

La femme. — Je ne comprends pas comment tu peux dire que M. Brausot a une manière efféminée de parler. Sa voix a un timbre assez fort.

Le mari. — Je veux dire par manière efféminée de parler ma chère, qu'il parle tout le temps sans s'arrêter.

**

Lorsque le greffier de l'Assemblée Législative a annoncé le résultat du vote sur le choix de l'Orateur la bouche de M. Mercier a esquissé un sourire d'une longueur telle qu'un câble transatlantique n'aurait pu suffire pour le mesurer. Mais rira bien qui rira le dernier.

**

Un fin causeur n'est pas celui qui prononce le plus de paroles dans un certain laps de temps, mais c'est celui qui intéresse le plus ses auditeurs ; par exemple le causeur qui dit : " Messieurs, voulez-vous me joindre ? " Plus d'un orateur à bouche d'argent qui, sur unusting, a tenu des milliers d'électeurs sous le charme de sa parole, a été ignominieusement défait aux polls par un individu n'ayant qu'un seul et même discours : " Messieurs, voulez-vous me joindre ? "

**

Encore une abomination de la part du vrai Brazeau. Non content d'avoir roulé ses concurrents en diminuant de moitié les prix de tous ses cigares, il leur donne un nouveau sujet de désespoir en offrant en vente un lot considérable, un Job lot de cigares qu'il donnera presque pour rien. Voici le carnaval qui approche, hâtez-vous de vous approvisionner de cigares valant 10 cts pour 5 cts, tels que les Crème de la Crème de Fortier et les El Padre de Davis ; les Noisy Boys, Câble, Progress, Doctor, etc., pour 3 cents, chez le vrai Brazeau, No 47 rue St-Laurent.



UN NOUVEAU PARTI.

—Qu'as-tu donc, mon ami ? demande la femme d'un député à son mari pendant l'ajournement de la chambre de Québec, tu parais tout rêveur. Est ce qu'un journal aurait publié quelque chose de désagréable sur ton compte.

—Non, ma bonne amie, je suis rêveur parce que je veux frapper un grand coup.

—Tu veux faire une révolution ?

—Oh ! non, que le ciel m'en préserve ! Et d'abord tu sais bien que je suis conservateur et que je mourrai dans la peau d'un conservateur. Mon rêve est de fonder un parti qui rallie toutes les fractions de l'Assemblée Législative. Rouges, Bleus, Nationaux, Castors, Centre-droit, Indépendants, etc.

—Si tu fais cela, tu auras bien mérité de la patrie, et il n'y aura pas assez de bronze pour t'élever des statues.

—C'est probable. Sans compter que, si j'arrive à une bonne organisation de ce parti, je pincerai probablement un porte-feuille. Et te l'avouerai je, Eugénie, un porte feuille ne me déplairait pas.

—Je vais être jalouse du porte feuille.

—Puisque tu m'as interrogée, je te lirai mon programme.

Il tire du tiroir de son bureau un manuscrit assez volumineux, et lit à haute voix :

PARTI PATRIOTIQUE FUSIONNÉ

FRANCHISE, DISCRETION, ET CÉLÉRITÉ

Article 1.—Il n'y a plus à la chambre ni conservateurs, ni libéraux, ni nationaux, ni castors, ni pendards, ni patriotes... rien enfin, que des patriotes fusionnés.

Article 2.—Le parti *patriotique fusionné* s'engage à s'occuper de la confection d'une constitution où entrera le patriotisme le plus pur.

Article 3.—Ne doivent donner leur adhésion à ce parti que ceux qui veulent sauver la patrie.

—Voilà tout, dit le député, car je passe sous silence la discours que je prononcerai le jour de la dernière réunion. Comment trouves-tu mon idée ?

—Elle est splendide ; mais...

—Tu as une objection à formuler ?

—Oui ; je ne saisis pas bien le sens des mots : *franchise, discrétion et célérité*.

—10 *Franchise* veut dire qu'il faut agir sans arrière pensée ;—20 *Discrétion*, qu'il est inutile de faire connaître aux anglais d'Ontario ce que nous avons l'intention de faire pour la régénération de notre malheureuse province, car ils nous mettraient des bâtons dans les roues ;—30 *Célérité* veut dire qu'il faut nous hâter.

—Tout cela est très juste ; tu as décidé du sens politique.

—Tu en doutais ?

—Par moments, ne te voyant jamais prendre la parole et te voyant toujours absent de la chambre quand il y avait un vote important.

—C'était afin de ne pas me compromettre pour lancer plus à l'aise mon grand parti patriotique-fusionné.

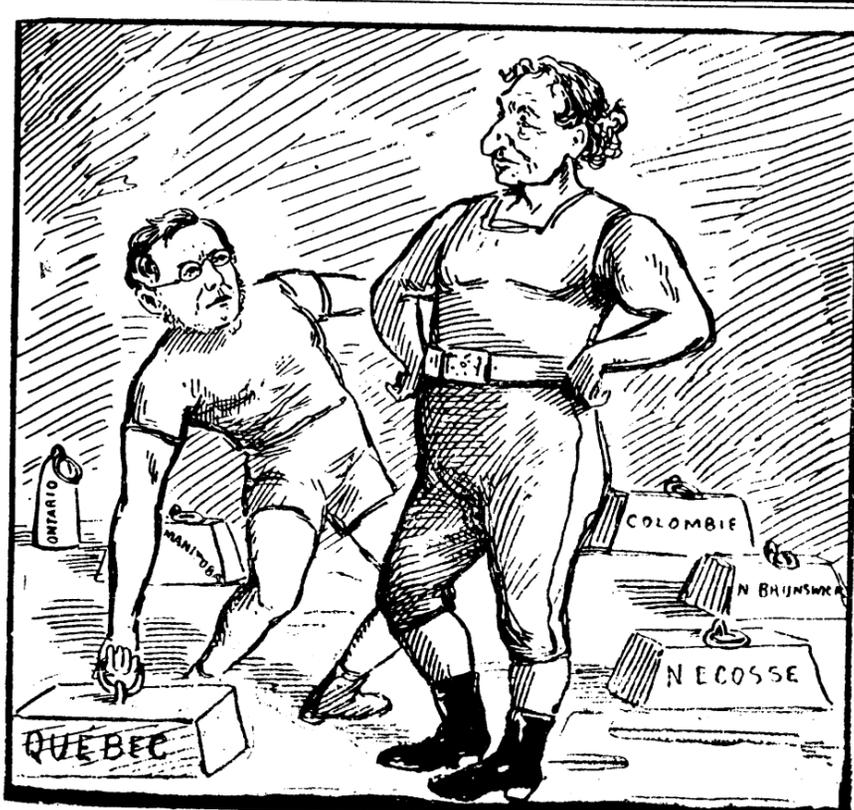
Maintenant il s'agit de ne pas perdre une minute.

—Que vas-tu faire ?

—Nous allons préparer les lettres de convocation à cinquante députés.

—Où les réunis-tu ?

—Ici, puisque nous avons un vaste appartement. S'ils ne tiennent pas tous dans le



NOS FORTS A BRAS JOHNNY ET BLAKE

JOHNNY—T'auras beau forcer, jamais tu n'enlèveras ce poids-là. C'est trop fort pour ta vache.

grand et le petit salon, nous ouvrirons la porte de la chambre à coucher et de la salle à manger. Ensuite il ne faut pas espérer les voir arriver tous les cinq, il y aura les jaloux et les boudeurs qui s'abstiendront. Mais si je puis réunir seulement dix adhérents, mon parti est fondé, et dans trois mois tu feras peut-être les honneurs d'un ministère.

—Jules, tais-toi, tu vas me rendre ambitieux.

C'est le jour de la première réunion. La convocation est pour huit heures précises, et à dix heures du soir deux députés seulement ont répondu à l'appel.

—Je crois, dit l'un, que nos collègues ne viendront pas.

—Attendons encore une minute, murmure l'organisateur avec une profonde tristesse ; ils vont peut être arriver.

—Pour tuer le temps faisons un whist.

—Nous ne sommes que trois ?

—Nous le jouerons avec un mort.

A une heure du matin on se sépare après avoir jeté au feu le programme du *parti patriotique-fusionné*, car personne n'est venu interrompre le whist.

—Je n'ai rien à me reprocher, se dit l'auteur du projet. J'ai tout fait pour sauver la province de Québec : l'histoire me rendra justice.

A. H.

LE "GRIP" ET LE CARNAVAL.

Le numéro du "Grip" pour le carnaval sera une publication gala. Il surpassera par son luxe tous ses numéros précédents. Les caricatures seront imprimées en cinq couleurs avec bordure d'or. Le coût du numéro ne sera que de 10 cents. Adressez "Grip," Toronto.

LA GLISSOIRE JACQ-CARTIER

Les points les plus attrayants de Montréal pendant le Carnaval seront le Palais de glace et la glissoire de la Place Jacques-Cartier. Avant d'aller contempler ces merveilles n'oubliez pas de visiter le magasin de vin le plus somptueux de la ville, nous voulons parler du Tombeau Rouge, N° 88, rue Saint-Laurent. Vous y trouverez des vins canadiens avec un bouquet charmant ainsi que les meilleures bières de Montréal. N'allez pas vous tromper, regardez bien le numéro 88 et vous verrez le bon Gauthier de la maison Joseph Gauthier et Cie.

LA MAISON DES FÈVES.

Un bon point pour Fred. Tréteau qui viens de doter Montréal d'une institution nouvelle, la Maison des Fèves. Cette Maison des Fèves vaudra au restaurant de Tréteau un regain de popularité. Là on y mangera des fèves importées de Boston et apprêtées par un cuisinier expert pour la somme de 10 Cts, pain, beurre, etc., compris. N'oubliez pas de faire visite à la Maison des Fèves, 95 et 97 rue Vitre, près de la rue St-Laurent.

DINERS A 25 Cts.

M. F. Latour, le nouveau propriétaire du restaurant de la Princesse Louise servira à l'avenir à ses clientes un magnifique lunch pour 25 Cts. Le menu, préparé par un chef d'une grande habileté, comprendra les viandes, gibiers, poissons, légumes, entrées, fruits, desserts, etc., tels qu'on est en droit d'exiger d'un hôtelier qui charge 50 Cts pour le diner. Prenez un seul repas dans ce populaire restaurant et vous serez sûr d'y retourner. Le restaurant de la Princesse Louise est aux Nos. 1634 et 1636 rue Notre Dame, coin de la rue St Jean-Baptiste.

THEATRE ROYAL

Cette semaine deux artistes de renom, M. Geo. Leacock et Mlle Griffith paraissent dans un drame aux situations émoignantes qui a été joué plus de cent fois sur le théâtre de la Cinquième avenue de New York. Ce drame est intitulé *A Ring of Iron*.

PHOTOGRAPHIE RAPIDE.

La pose est instantanée dans l'atelier photographique de Henri Larin. Il n'a qu'à évoquer son objectif sur un groupe de grandes personnes ou sur un enfant des plus agités pour obtenir un excellent négatif. Les portraits, d'après le nouveau procédé de M. Larin est en voie d'acquérir une grande popularité. Prix très-moderés et satisfaction garantie.

H. LARIN, 18 rue St-Laurent.

Les enfants terribles :

—Quel temps ! quelle pluie !
—Le règne des bronchites et des fluxions de poitrine.

—Oh ! s'écrie Lili, maman est bien à l'abri de tout ça, elle a toujours plein de coton sur la poitrine.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

LE CARNAVAL
Tout indique que nous allons avoir le plus beau carnaval qui se soit jamais vu. Aussi chacun se prépare, et surtout nos hôtels de renom, tel que celui de M. Théotime Lanctôt, coin des rues Ste-Catherine et Sanguinet, qui a fait de grandes réparations à son établissement, et c'est là que vous trouverez les liqueurs les plus pures de Montréal, Vins des crus en renom, Cigares des meilleurs marques. Cabinets particuliers. Huîtres en écailles reçues par express tous les jours. Soupe aux huîtres et le fameux cigare "Théo" à 5 cts. Allez goûter ses Tom and Jerry.
Salle éclairée à la lumière électrique à la disposition des clients.

FEUILLETON DU "VIOLON."

LE VIEUX

Un tiède soleil d'automne tombait dans la cour de ferme, par-dessus les grands hêtres des fossés. Sous le gazon tondu par les vaches, la terre, imprégnée de pluie récente, était moite, enfonçait sous les pieds avec un bruit d'eau ; et les pommiers chargés de pommes semaient leurs fruits d'un vert pâle, dans le vert foncé de l'herbage.

Quatre jeunes génisses paissaient, attachées en ligne, et mougliaient par moments vers la maison ; les volailles mettaient un mouvement coloré sur le fumier, devant l'étable, et grattaient, remuaient, caquetaient, tandis que les deux coqs chantaient sans cesse, cherchaient des vers pour leurs poules, qu'ils appelaient d'un gloussement vif.

La barrière de bois s'ouvrit ; un homme entra, âgé de quarante ans peut-être, mais qui semblait vieux de soixante, ridé, tortu, marchant à grands pas lents, alourdis par le poids de lourds sabots pleins de paille. Ses bras trop longs pendaient des deux côtés du corps. Quand il approcha de la ferme, un roquet jaune, attaché au pied d'un énorme poirier, à côté d'un baril qui lui servait de niche, remua la queue, puis se mit à japper en signe de joie. L'homme cria :

—A bas, Finot !

Le chien se tut.

Une paysanne sortit de la maison. Son corps osseux, large et plat, se dessinait sous un caraco de laine qui serrait la taille. Une jupe grise, trop courte, tombait jusqu'à la moitié des jambes, cachées en des bas bleus, et elle portait aussi des sabots pleins de paille. Un bonnet blanc devenu jaune, couvrait quelques cheveux collés au crâne, et sa figure brune, maigre, laide, édentée, montrait cette physionomie sauvage et brute qu'ont souvent les faces des paysans.

L'homme demanda :

—Comment qu'y va ?

La femme répondit :

—M'sieu l'curé dit que c'est la fin,

qu'il n'passera point la nuit.

Ils entrèrent tous deux dans la maison.

Après avoir traversé la cuisine, ils pénétrèrent dans la chambre, basse, noire, à peine éclairée par un carreau, devant lequel tombait une loque d'indienne normande. Les grosses poutres du plafond, brunies par le temps, noires et enfumées, traversaient la pièce de part en part, portant le mince plancher du grenier, où couraient, jour et nuit, des troupeaux de rats.

Le sol de terre, bossué, humide, semblait gras, et, dans le fond de l'appartement, le lit faisait une tache vaguement blanche. Un bruit régulier, rauque, une respiration dure, râlante, siffiante, avec un gargouillement d'eau comme celui que fait une pompe brisée, partait de la couche enténébrée où agonisait un vieillard, le père de la paysanne.

L'homme et la femme s'approchaient et regardèrent le moribond, de leur œil placide et résigné.

Le genre dit :

—C'te fois, c'est fini ; i n'ira pas seulement à la nuit.

La fermière reprit :

—C'est d'puis midi qu'i gargotte comme ça.

Puis ils se turent. Le père avait

les yeux fermés, le visage couleur de terre, si sec qu'il semblait en bois. Sa bouche entr'ouverte laissait passer son souffle clapotant et dur; et le drap de toile grise se soulevait sur la poitrine à chaque aspiration.

Le gendre, après un long silence, prononça :

—Y a qu'à le quitter finir. J'y pou vons rien. Tout d'même c'est déran geant pour les cossards, vu l'temps qu'est bon, qu'il faut r'piquer d'main.

Sa femme parut inquiète à cette pensée. Elle réfléchit quelques ins tants, puis déclara :

—Puisqu'il va passer, on l'enterrera pas avant samedi; t'auras ben d'main pour les cossards.

Le paysan méditait; il dit :

—Oui, mais d'main qui faudra qu'in vite pour l'imunation, que j'n ai ben pour cinq à six heures à aller de Tour ville à Manetot chez tout le monde.

La femme, après avoir médité deux ou trois minutes, prononça :

—I n'est seulement point trois heu res, que tu pourrais commencer la tournée anuit et faire tout l'côté de Tourville. Tu peux ben dire qu'il a passé, puisqu'il n'en a pas quasiment pour la relevée.

L'homme demeura quelques ins tants perplexe, pesant les conséquen ces et les avantages de l'idée. Enfin il déclara :

—Tout d'même, j'y vas.

Il allait sortir; il revint et, après une hésitation :

—Pis-que t'as point d'ouvrage, loche des pommes à cuire, et pis tu feras quatre douzaines de douillons pour ceux qui viendront à l'imunation, vu qu'il faudra se reconforter. T'allume ras le four avec la bourrée qu'est sous l'hangar au pressoir. Elle est sèche.

Et il sortit de la chambre, rentra dans la cuisine, ouvrit le buffet, prit un pain de six livres, en coupa soi gneusement une tranche, recueillit dans le creux de sa main les miettes tombées sur la tablette, et se les jeta dans la bouche pour ne rien perdre. Puis il enleva avec la pointe de son couteau un peu de beurre salé au fond d'un pot de terre brune, l'étendit sur son pain, qu'il se mit à manger lente ment, comme il faisait tout.

Et il traversa la cour, apaisa le chien, qui se remettait à japper, sor titsur le chemin qui longeait son fossé, et s'éloigna dans la direction de Tour ville.

Restée seule, la femme se mit à la besogne. Elle découvrit la huche à la farine, et prépara la pâte aux douil lons. Elle la pétrissait longuement, la tournant et la retournant, la man niant, l'écrasant, la broyant. Puis elle en fit une grosse boule d'un blanc jaune, qu'elle laissa sur le coin de la table.

Alors elle alla chercher les pommes et, pour ne point blesser l'arbre avec la gaule, elle grimpa dedans au moyen d'un escabeau. Elle choisissait les fruits avec soin, pour ne prendre que les plus mûrs, et les entassait dans son tablier.

Une voix l'appela du chemin :

—Ohé, madame Chicot!

Elle se retourna. C'était un voisin, maître Osime Favet, le maire, qui s'en allait fumer ses terres, assis, les jam bés pendantes, sur le tombereau d'en grais. Elle se retourna, et répondit :

—Qué qu'y a pour vot' service, maît Osime ?

—Et le pé, où qui n'en est !

Elle cria :

—Il est quasiment passé. C'est sa medi l'imunation, à sept heures, vu les cossards qui pressent.

Le voisin répliqua :

—Entendu. Bonne chance! Por tez-vous bien.

Elle répondit à sa politesse :

—Merci, et vous d'même.

Puis elle se remit à cueillir ses pommes.

Aussitôt qu'elle fut rentrée, elle alla voir son père, s'attendant à le trouver mort. Mais dès la porte elle distingua son râle bruyant et mono tone, et, jugeant inutile d'approcher

du lit pour ne point perdre de temps, elle commença à préparer les douil lons.

Elle enveloppait les fruits, un à un, dans une mince feuille de pâte, puis les alignait au bord de la table. Quand elle eut fait quarante-huit boules, ran gées par douzaines l'une devant l'aut re, elle pensa à préparer le souper, et elle accrocha sur le feu sa marmite, pour faire cuire les pommes de terre; car elle avait réfléchi qu'il était inu tile d'allumer le four, ce jour-là même, ayant encore le lendemain tout entier pour terminer les préparatifs.

Son homme rentra vers cinq heu res. Dès qu'il eut franchi le seuil, il demanda :

—C'est-il fini ?

Elle répondit :

—Point encore; ça gargouille tou jours.

Ils allèrent voir. Le vieux était absolument dans le même état. Son souffle rauque, régulier, comme un mouvement d'horloge, ne s'était ni ac céléré ni ralenti. Il revenait de se conde en seconde, variant un peu de ton, suivant que l'air entraînait ou sor tait de la poitrine.

Son gendre le regarda, puis il dit :

—I finira sans qu'on y pense, com me une chandelle.

Ils rentrèrent dans la cuisine et, sans parler, se mirent à souper. Quand ils eurent avalé la soupe, ils mangè rent encore une tartine de beurre, puis, aussitôt les assiettes lavées, ren trèrent dans la chambre de l'agoni sant.

La femme, tenant une petite lampe à mèche fumeuse, la promena devant le visage de son père. S'il n'avait pas respiré, on l'aurait cru mort assuré ment.

Le lit des deux paysans était caché à l'autre bout de la chambre, dans une espèce d'enfoncement. Ils se couchè rent sans dire un mot, éteignirent la lumière, fermèrent les yeux; et bien tôt deux ronflements inégaux, l'un plus profond, l'autre plus aigu, ac compagnèrent le râle interrompu du mourant.

Les rats s'éveilla dès les premières pâleurs du jour. Son beau-père vivait encore. Il secoua sa femme, inquiet de cette résistance du vieux.

—Dis donc, Phémie, i n'veut point finir. Qué qu'tu f'rais, té ?

Il la savait de bon conseil.

Elle répondit :

—I n'passera point l'jour, pour sûr. N'y a point n'a craindre. Pour lors que l'maire n'opposera pas qu'on l'en terre tout de même demain, vu qu'on l'a fait pour maître Renard le pé, qu'à trépassé juste aux semences.

Il fut convaincu par l'évidence du rai sonnement, et il partit aux champs.

Sa femme fit cuire les douillons puis accomplit toutes les besognes de la ferme.

A midi, le vieux n'était point mort. Les gens de journée loués pour le re piquage des cossarts vinrent en groupe considérer l'ancien qui tardait à s'en aller. Chacun dit son mot, puis ils repartirent dans les terres.

A six heures, quand on rentra, le père respirait encore. Son gendre, à la fin, s'effraya.

—Qué qu'tu f'rais, à c'te heure, té, Phémie ?

Elle ne savait non plus que réso dre. On alla trouver le maire. Il promit qu'il fermerait les yeux et autori serait l'enterrement le lendemain. L'officier de santé, qu'on alla voir, s'en gagea aussi, pour obliger maître Chi cot, à antidater le certificat de décès. L'homme et la femme rentrèrent tran quilles.

Ils se couchèrent et s'endormirent comme la veille, mêlant leurs souffles sonores aux souffles plus faible du vieux.

Quand ils s'éveillèrent, il n'était point mort.

Alors ils furent atterrés. Ils res taient debout, au chevet du père, le considérant avec méfiance, comme s'il avait voulu leur jouer un vilain tour,

les tromper, les contrarier par plaisir, et ils lui en voulaient surtout du temps qu'il leur faisait perdre.

Le gendre demanda :

—Qué que j'allons faire ?

Elle n'en savait rien; elle répondit :

—C'est-i contrariant, tout d'même !

On ne pouvait maintenant prévenir tous les invités, qui allaient arriver sur l'heure. On résolut de les atten dre, pour leur expliquer la chose.

Vers sept heures moins dix, les pre miers apparurent. Les femmes en noir, la tête couverte d'un grand voile, s'en venaient d'un air triste. Les hommes, gênés dans leurs vestes de drap, s'a vançaient plus délibérément, deux par deux, en devisant des affaires.

Maître Chicot et sa femme, effarés, les reçurent en se désolant; et tous deux, tout à coup, au même moment, en abordant le premier groupe se mirent à pleurer. Ils expliquaient l'a venture, contaient leur embarras, of fraient des chaises, se remuaient, s'ex cusaient, voulait prouver que tout le monde aurait fait comme eux, par laient sans fin, devenus brusquement bavards à ne laisser personne leur ré pondre.

Ils allaient de l'un à l'autre :

—Je l'aurais point cru; c'est point croyable qu'il aurait duré comme ça !

Les invités interdits, un peu déçus, comme des gens qui manquent une cérémonie attendue, ne savaient que faire, demeuraient assis ou debout. Quelques-uns voulurent s'en aller. Maître Chicot les retint :

—J'allons casser une croûte tout d'même. J'avions fait des douillons; faut bien n'en profiter.

Les visages s'éclairèrent à cette pensée. On se mit à causer à voix basse. La cour peu à peu s'emplissait; les premiers venus disaient la nou velle aux nouveaux arrivants. On chuchotait, l'idée des douillons égayant tout le monde.

Les femmes entraient pour regarder le mourant. Elles se signaient auprès du lit, balbutiaient une prière, ressor taient. Les hommes, moins avides de ce spectacle, jetaient un seul coup d'œil de la fenêtre qu'on avait ouverte.

Mme Chicot expliquait l'agonie :

—V'là deux jours qu'il est comme ça, ni plus ni moins, ni plus haut ni plus bas. Dirait-on point eune pompe qu'à pu d'iau ?

Quand tout le monde eut vu l'ago nisant, on pensa à la collation; mais, comme on était trop nombreux pour tenir dans la cuisine, on sortit la table devant la porte. Les quatre dou zaines de douillons, dorés, appéti sants, tiraient les yeux, disposés dans deux grands plats. Chacun avançait le bras pour prendre le sien, craignant qu'il n'y en eût pas assez. Mais il en resta quatre.

Maître Chicot, la bouche pleine, prononça :

—S'i nous véyait, l'pé, ça lui f'rait deuil. C'est li qui les aimait d'son vivant.

Un gros paysan jovial déclara :

—I n'en mangera pu, à c't' heure. Chacun son tour.

Cette réflexion, loin d'attrister les invités, sembla les réjouir. C'était leur tour, à eux, de manger des bou les.

Mme Chicot, désolée de la dépense, allait sans cesse au cellier chercher du cidre. Les brocs se suivaient et se vidaient coup sur coup. On riait maintenant, on parlait fort, on com mençait à crier comme on crie dans les repas.

Tout à coup une vieille paysanne qui était restée près du moribond, re tenue par une peur aride de cette chose qui lui arriverait bientôt à elle-même, apparut à la fenêtre, et cria d'une voix aigné :

—Il a passé ! il a passé !

Chacun se tut. Les femmes se levè rent vivement pour aller voir.

Il était mort, en effet. Il avait cessé de râler. Les hommes se regardaient baissaient les yeux, mal à leur aise. On n'avait pas fini de mâcher les bou les. Il avait mal choisi son moment, ce gredin-là.

Les Chicot, maintenant, ne pleu raient plus. C'était fini, ils étaient tranquilles. Ils répétaient :

—J'savons bien qu'ça n' pouvait point durer. Si seulement il avait pu s' décider c'te nuit, ça n'aurait point fait tout ce dérangement.

N'importe, c'était fini. On l'enterre rait lundi, voilà tout, et on remange rait des douillons pour l'occasion.

Les invités s'en allèrent, en cau sant de la chose, contents tout de même d'avoir vu ça et aussi d'avoir cassé une croûte.

Et quand l'homme et la femme fu rent demeurés tout seuls, face à face, elle dit, la figure contractée par l'an goisse :

—Faudra tout d'même r'cuire qua tre douzaines de boules ! Si seulement il avait pu s' décider c'te nuit !

Et le mari, plus résigné, répondit :

—Ça n' serait pas à r'faire tous les jours.

FIN

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmeus. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mer Morean, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Puich Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon. Jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

AUX PATINEURS

GRANDE OUVERTURE DU

PALAIS DE LA PUISSANCE

957—RUE STE-CATHERINE—957

(Entre les rues St-Dominique et St-Constant,

SAMEDI, LE 4 COURANT

Musique par les Membres de la Musique de la Cité

ADMISSION, 10 CTS.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin et promptitude, et à prix très modérés.

